islam et Sociétés au Sud du Sahara, n°5, novembre 1991, pp. 73-102

Ca Son ex
F1
930908
O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire
N° : 38.000 ex 1
Cote : B

EL-HADJ BUKARI DIT « MODJOLOBO » OU LA GUERRE DES FÉTICHES À SOKODÉ

Jean-Claude Barbier[1]

INTRODUCTION

Être fort, c'est, avec ostentation, tendre vers l'extraordinaire, réaliser l'inhabituel ; signe manifeste qu'on vit dans l'intimité des forces surnaturelles qui régissent le monde. El-Hadj Bukari le fut de toute évidence, lui qu'on appela « Modjolobo » dans la région de Sokodé, après qu'il y eut, dans les années 50, procédé à la destruction des « fétiches ». Au Ghana, où l'Ange de Dieu lui était apparu, il fut connu sous le nom de Cheikh Maha. Prêcheur énergique, il fut véhément en paroles à l'époque où l'islam triomphait en pays kotokoli. Mais le « Combattant » fut également violent en actes et c'est ce qui le perdit. Il mourut le 13 mai 1961 à la prison de Sokodé, abandonné de tous. Seul Mgr Jérôme Lingeinhem s'enquit de son sort.

De sa naissance, vers 1895, jusqu'à sa fin tragique, nous avons retracé les itinéraires et les initiatives d'un *alfa* (enseignant et « savant » musulman) hors du commun, infatigable, d'un « fou de Dieu » que de nombreux jeunes musulmans suivaient avec enthousiasme. Nous l'avons fait avec le sentiment d'avoir consigné la naissance d'une légende.

Les faits sont suffisamment récents pour que notre enquêteur, Wuro Wétchiré Arimyao, ait pu retrouver au Togo et au Ghana, au cours de l'année 1989, les témoins des faits et gestes d'Alfa Bukari, entre autres ceux qui l'accompagnèrent dans sa croisade contre les « fétiches ». Fidèles de l'islam, ces informateurs produisirent tous une vie de saint, mettant en avant les paroles de foi, la hardiesse des actes et les miracles opérés. A la limite, la biographie d'un tel personnage ne peut qu'être une hagiographie portée à l'admiration de ceux qui communient dans la même foi ; d'autant plus que le personnage est tombé dans l'oubli auprès des autres groupes sociaux. Il va sans dire que le style scientifique, fait d'interrogation, voire de scepticisme, aurait rompu le charme du récit.

1. D'après une enquête de Wuro Wetchiré Arimyao, Lomé, ORSTOM, 1990.

Nous avons en conséquence préféré laisser le lecteur libre d'adhérer ou non, selon sa foi et le degré de son esprit critique, au récit tel qu'il nous a été livré ; car le personnage ne peut durer sans sa légende. Les miracles font bien entendu partie du vécu des spectateurs, de leur interprétation subjective, de leurs souvenirs améliorés – il y a là manifestement un besoin de merveilleux pour promouvoir la foi islamique et louer sa progression.

Nous avons suivi en conséquence le personnage, sans adopter une distance scientifique qui aurait pu paraître hautaine. Mais nous avons essayé de donner les informations suffisantes pour que le lecteur soit à même de situer les événements dans leur contexte : l'élargissement de l'espace économique avec la colonisation et les ambitions individuelles devenues possibles, l'attrait du Ghana avec l'essor de la caféiculture, l'émigration kotokoli en ce pays, la soudaine islamisation de la région de Sokodé dans les années 50, le caractère libéral de l'islam au Togo, etc. En cela, El-Hadj Bukari épousa son époque, se lançant à corps perdu dans les activités économiques : tailleur, commerçant, changeur de devises ; puis, lorsque les affaires échouèrent, dans la religion, toujours avec passion.

LES DÉBUTS

Il était une fois, un fou de Dieu... Celui qui allait devenir El-Hadj Bukari après un pèlerinage à La-Mecque est originaire d'Alakpadé, petit village immédiatement à l'est de Sokodé et formant avec Kadambara une même agglomération. Il est fils d'Abdulaye Irûbu Môôla, qui, comme son nom l'indique est de clan Mola, le clan de la plupart des fondateurs des grandes chefferies kotokoli, dans le centre du Togo. Sa famille paternelle est ancienne en ce lieu et la mémoire collective remonte jusqu'à l'ancêtre Wuro Gbêlê Katchiridi. Selon la filiation patrilinéaire de règle chez les Kotokoli, le petit Bukari est du même clan que son père, donc Mola. Il est né vers 1895, deux ou trois ans avant l'installation des Allemands à Sokodé (août 1897). Wuro Djôbo Sêmo régnait alors à Paratao en qualité de chef suprême du Tchawudjo, royaume en formation qui regroupait sept petites chefferies constitutives.

A cette date, les Kotokoli, qui aujourd'hui sont presque tous musulmans, ne l'étaient pas. Leur religion était centrée sur des divinités protectrices s'étant révélées aux premiers occupants des lieux ; religion du terroir fréquente en Afrique, juxtaposant les sanctuaires dans le plus grand respect des entités voisines.

Cependant des minorités musulmanes s'étaient constituées à partir de la grande diaspora mandingue. Ceux que la littérature anthropologique appelle les Mandingues sont connus sous leurs noms de groupes patronymiques : ce sont les Traoré, les Turé, les Fofana, les Mendé, les Sisé, etc.

Si l'on veut plus de précision, on peut désigner les segments de ces groupes selon leur origine ; à Sokodé, par exemple, les Traoré se différencient selon plusieurs souches : les Traoré de Dosso, ceux de Parakou, etc. Leur présence au sein de la société kotokoli était liée aux itinéraires de la cola qui, de Salaga, place commerçante très importante de l'empire ashanti du XVIIIe au XIXe siècle, acheminait le précieux fruit aux cités hawsa : Kano, Katséna, Zinder, etc. Ces Mandingues, dont l'origine lointaine se situe au cœur de l'empire du Mali, se livraient à des activités commerciales tout en se sédentarisant (contrairement aux commerçants hawsa qui sont essentiellement des colporteurs). Les grandes chefferies kotokoli, qui s'étaient positionnées en fonction des axes commerciaux de l'époque, reçurent ainsi un afflux de ce genre d'immigrés, lesquels apportaient avec eux l'islam, les arts du tissage, le goût du commerce. Des « quartiers de musulmans » se constituèrent ainsi, en parfaite osmose avec le milieu d'accueil (cohabitation, échanges matrimoniaux, etc.), mais les autochtones, les Temba (les locuteurs de la langue tem), dans leur grande majorité, n'éprouvaient pas le besoin de changer leur religion.

Certains quartiers, devenus importants, acquéraient le statut de village autonome, avec un chef directement dépendant du chef suprême. Ces villages étaient appelés *didawuré*. Il y en avait un à l'endroit qui deviendra Sokodé, un autre à Bafilo et un troisième à Bulohu, dans la plaine du Mô. Djôbo Sémô, le chef suprême du Tchawudjo à Paratao favorisait l'islam et les musulmans. Il avait notamment une relation privilégiée avec les gens de Didawuré (Sokodé) qui avaient comme imam son demi-frère, un nommé Apu.

C'est effectivement de ce milieu musulman de Didawuré que le jeune Bukari reçu les rudiments de la nouvelle religion. Sa mère, Hadidjatu Alibada Maza, était en effet Traoré de ce quartier. Elle était sous l'autorité du patriarche Idrisu Turé, installé au quartier Kpirinidê et proche parent de Tchakpidê, le notable descendant du fondateur du village. On est donc musulman depuis plusieurs générations du côté maternel.

Le côté maternel pesa plus lourd dans le destin de notre héros. Son père, qui, lui, n'est pas musulman, envoya son fils à l'âge de six ans dans une école coranique du village Didawuré, dans la concession des Bakodê. Là, le maître Alfa Musa lui enseigna les soixante sourates que contient le Livre, ainsi que le métier de tailleur – puisque lui-même exerçait cette activité.

DU COMMERCE À LA RELIGION

En 1924 (vers 29 ans), Bukari épouse sa première femme, Aïshatu, qui lui donne son fils aîné, Séïdu. De 1926 à 1929, il achève son apprentissage professionnel auprès de son maître ; puis il commence à exercer en allant

de marché en marché, notamment celui de Wasarabo réputé pour la qualité de ses tailleurs.

Tailleur à Pagala

En juillet 1932, il s'installe à Pagala et a comme clientèle les ouvriers du chemin de fer de Blitta. Il s'enrichit et, au bout de cinq ans, se fait construire une maison. Il s'engage dans un second mariage en 1934, avec Mariam (la mère de sa fille aînée, Sahudatu).

Le pèlerinage

A la veille de la Seconde Guerre mondiale, en 1938, il revient à Sokodé avec l'intention de partir pour un pèlerinage à La Mecque. Décision préméditée puisqu'il vend sa maison de Pagala, qui sanctionne une certaine réussite sociale. Première rupture également puisque ses deux épouses refusent de le suivre. Il se marie à une troisième femme, nommée Fatima, et c'est avec elle qu'il décide de partir. Il « libère » les deux précédentes : Aïshatu et Mariam ; alors que chacune avait déjà trois enfants de lui. Elles pourront, si elles veulent, se remarier avec d'autres hommes, ou bien attendre son retour. Elles décideront de se remarier.

Le pèlerinage dure quatre ans et Fatima met au monde deux filles, Aziya Sadiya, avant d'arriver à La Mecque, et Aziya Zaharatu, au retour du pèlerinage (Aziya est le titre d'un enfant qui a fait le pèlerinage, qui est né durant ou encore que sa mère a porté en son sein durant le saint voyage).

De retour à Sokodé en 1941, El-Hadj Bukari apprend le décès de quatre de ses enfants, les plus jeunes des six qu'il avait laissés. Son fils aîné, Séïdu, et sa fille aînée, Sahudatu, ont survécu. Il fait inscrire son fils aîné, Séïdu, à l'école centrale de Sokodé (octobre 1942). C'est un homme ouvert aux nouveautés, entreprenant, décidé. Il ne va pas tarder à repartir.

Il part d'abord à Alédjo-Kura, en novembre 1942, pour visiter la famille de sa dernière femme, Fatima ; puis il se rend à Mango et est invité à Dapaong, en 1943, par le chef Moba de cette localité. Ce chef avait déjà auprès de lui un magicien, si bien que, malgré l'estime dont El-Hadj Bukari jouissait auprès de son hôte, notre pèlerin entra en conflit avec son concurrent et dût quitter Dapaong à la fin de l'année 43. La carrière *d'alfa* d'El-Hadj Bukari semble prendre fin à ce moment-là : il part au Ghana et se lance dans les affaires.

Homme d'affaires à Kumasi

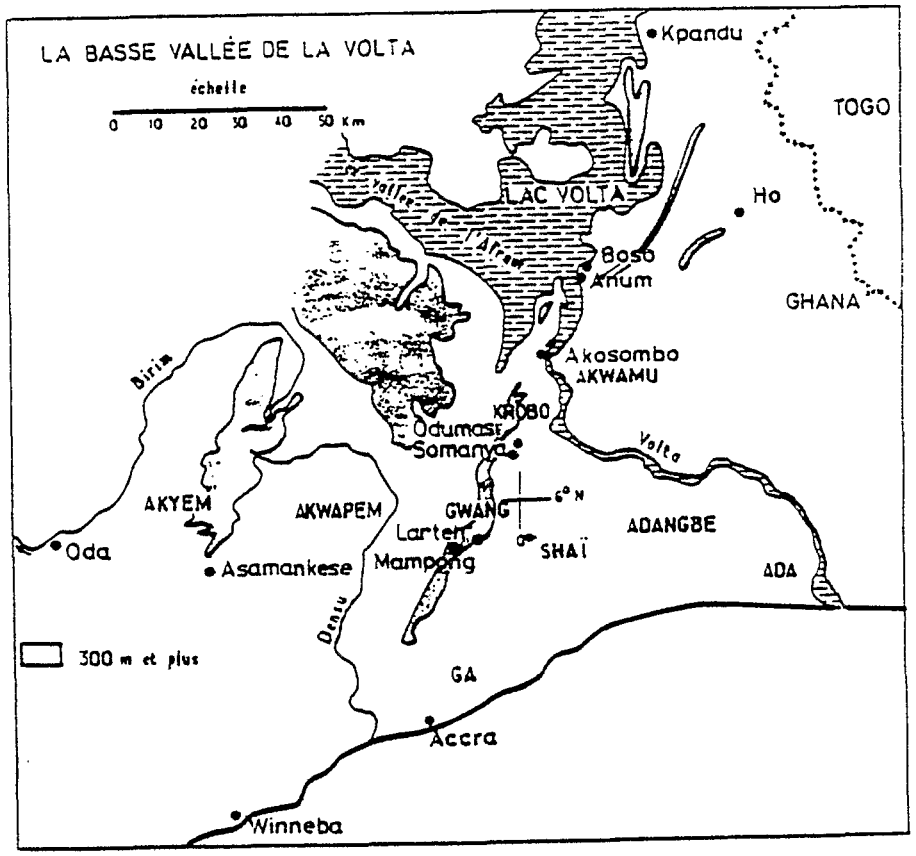
De Dapaong, il se rend à Kumasi, au Ghana (avant la fin de l'année 1943). Là, il continue à pratiquer le métier de tailleur, mais il s'initie à une seconde activité, celle de changeur monneyant livres sterling contre

francs CFA. Il s'enrichit rapidement et se fait construire une maison à étage.

En 1947-1948, El-Hadj Bukari commence un commerce de tissu et d'autres marchandises sur l'axe Kumasi-Côte-d'Ivoire. La seconde année, une maison ghanéenne lui confie des produits à vendre en Côte-d'Ivoire. Il quitte Kumasi avec deux gros camions Renault « 46 », mais au retour il se fait prendre son argent par les douaniers ghanéens. C'est la catastrophe : en mai 1949, il doit hypothéquer sa maison à étage auprès d'une banque afin de pouvoir rembourser la maison de commerce qui lui avait avancé les marchandises.

L'ange de Takoradi

C'est durant cette période difficile, que la vie mystique d'El-Hadj Bukari va resurgir. En août 1949, une vision lui dit de quitter Kumasi et d'aller à Takoradi sur le littoral du Sud-Ouest ghanéen.



El-Hadj Bukari avait une grande famille à charge, puisqu'il avait quatre femmes à Kumasi. Aux environs du 12 septembre 1949, il quitte cette ville en compagnie d'Adama, la dernière femme qu'il a épousée, laissant les trois autres sur place. Arrivé à Takoradi, il descend chez un ami, El-Hadj Adam, qui faisait du commerce à l'intérieur du pays.

Là, il se mit à prier Dieu afin d'être secouru. Une nuit du mois de novembre, entre le jeudi et le vendredi, alors qu'il priait ardemment, Dieu lui envoya un ange (*ruhania*), qu'il reconnut être de sexe féminin. Cet ange lui parla par la fenêtre de la chambre où il faisait ses dévotions et lui confia de l'or. Les bougies s'éteignirent et, de frayeur, il s'évanouit. Il continua cependant, en rêve, à parler avec l'ange qui lui était apparu. Celui-ci lui dit : « Voici le cadeau de Dieu. » L'or avait la forme d'un grand boubou, qu'on pouvait porter. L'ange lui dit qu'il reviendrait le même jour de la semaine suivante.

A son réveil, tout joyeux de voir cet or, El-Hadj Bukari appela Adama, son épouse. Afin de mieux partager sa joie, il se revêtit du précieux vêtement et courtisa sa femme !

Le lundi qui suivit cet événement, la nuit, vers deux heures du matin, un ange colossal, de cinq ou six mètres de haut et pouvant peser jusqu'à mille kilos, lui apparut alors qu'il se trouvait dans la cour. Cet ange, de sexe masculin, lui confirma le rendez-vous que le premier ange lui avait fixé. En plus, il lui confia le pouvoir de combattre les « fétiches » par la récitation de certains versets du Livre. Il devait notamment prononcer le verset *Bi izi ni laa hi* (c'est-à-dire « Par la grâce de Dieu », « Au nom de Dieu ») en situation de péril.

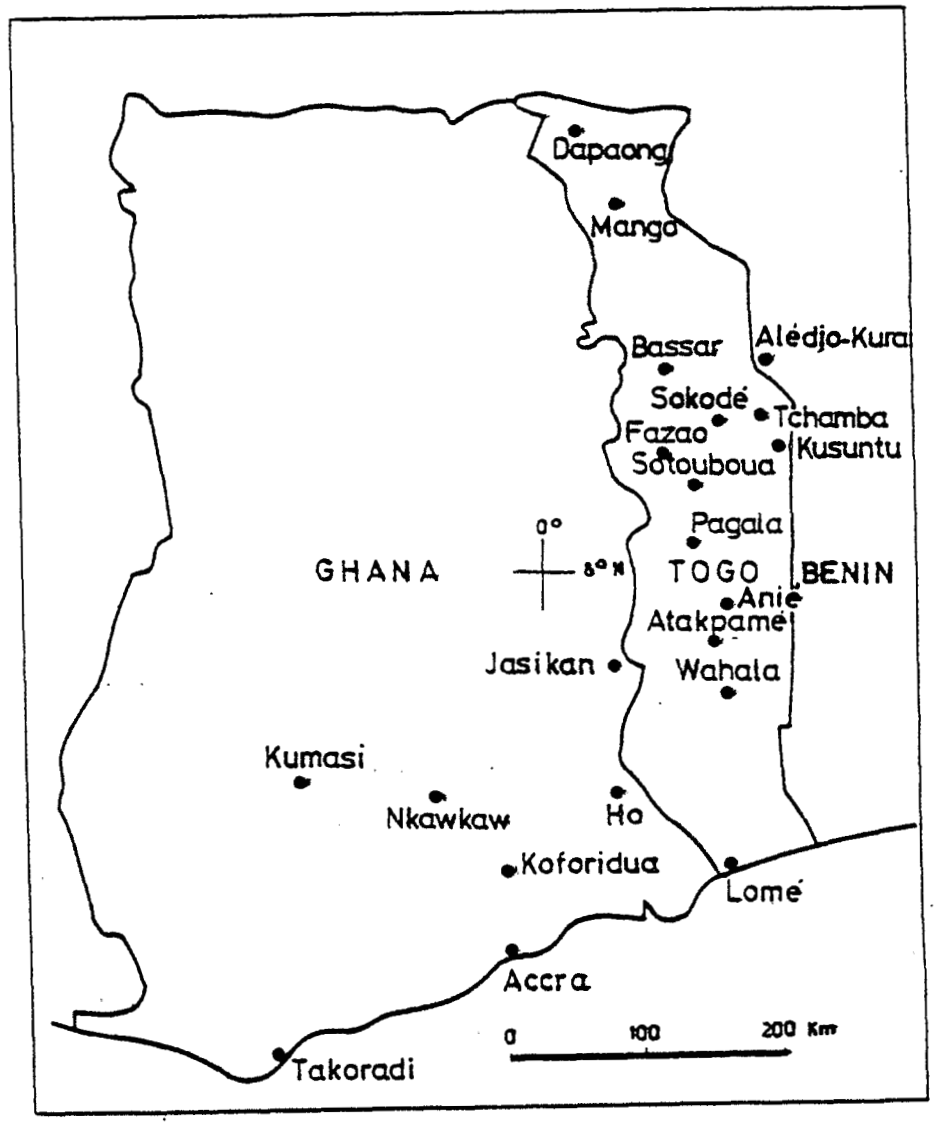
Les anges ne respectèrent pas le rendez-vous qu'ils lui avaient donné, si bien qu'El-Hadj Bukari décida de rentrer à Kumasi. Avec une partie de son or, il s'acheta un camion, un « 46 » Renault, puis il se rendit dans la boutique d'un Libanais pour faire l'acquisition de tissus et de pagnes pour ses trois femmes restées à Kumasi avec leurs enfants. C'était la fin de l'année 1949, et le commerçant effectuait la vérification de ses stocks. Il refusa de servir son client, lequel se fâcha, ne comprenant pas les impératifs d'un inventaire ! El-Hadj Bukari gifla le Libanais sur la joue gauche...et se retrouva au commissariat de police.

Excité, El-Hadj Bukari était comme dément. El-Hadj Adam, son hôte, et les policiers crurent qu'il était devenu fou, ne sachant pas que c'était le début de son activité de prophète... Voyant que les choses tournaient mal, El-Hadj Adam et Musa, son gendre (le mari de Sahudatu) à qui il avait confié la conduite de son camion, l'emmenèrent chez lui à Kumasi. Musa est aujourd'hui à Lomé, au quartier Doulassamé.

Les enfants d'Alfa Bukari voulaient prendre l'or que leur père avait reçu de l'ange. Mais le patriarche déclara « au nom de Dieu » que cet or deviendrait du sable entre leurs mains, ce qui advint. Cependant son fils et sa fille aînée réussirent à prendre une partie de cet or afin de pouvoir

satisfaire la banque. Un avocat fut témoin de ce remboursement, alors qu'Alfa Bukari était déjà à Sokodé.

C'est en 1949 ou en 1950 que la famille Bukari rentra à Sokodé à bord de deux camions, dont l'un était celui qui avait été acheté à Takoradi et l'autre un véhicule loué. En cours de route, Alfa Bukari prédit qu'un accident risquait d'arriver et qu'il convenait de ralentir aux carrefours. Effectivement, à l'embranchement des routes vers Dénu et Ho, un autre camion vint les percuter. De Lomé, ils montèrent directement à Sokodé.



Les débuts de la prédication

Depuis le début de sa prophétie, Alfa Bukari prêchait sans cesse, à n'importe quelle heure et dans n'importe quelle situation. Le message de Dieu était sa nourriture. Il disait qu'il était appelé à devenir le Saint Prophète de la race noire :

Écoutez ma parole, car c'est la parole de Dieu avec qui je suis en constante communication. Les anges châtieront le monde et la foudre parlera, si vous ne m'écoutez pas. Qu'on m'écoute, et je serai dans la joie que vous acceptiez l'œuvre du Tout-Puissant. Qu'on ne m'écoute pas, je persévèrerai néanmoins, tout en déplorant les terribles châtiments que les hommes, de par leurs fautes, attirent sur eux.

Il expliquait aussi que son accoutrement correspondait à la simplicité des vêtements des premiers prophètes, saints de l'islam, insensibles à l'appât des biens matériels. De cette manière et en dépit de l'influence européenne, la tradition du turban et du boubou sera transmise aux générations futures.

Il criait très fort ses convictions, proférait ses menaces d'une voix terrible, martelait rageusement le sol de ses pieds.

A Sokodé, son entourage se mit à la recherche d'un guérisseur capable de le débarrasser de ses crises. Son frère, Baba Djama, trouva un Yoruba réputé dans l'art de la magie. A sa vue, El-Hadj Bukari lui demanda s'il venait voir un fou. Le Yoruba eut peur et répondit qu'il venait seulement à la demande de ses frères. Il repartit sans avoir pu rien faire.

On alla chercher l'infirmier Derman Ayéva, dit Derman Lakuta. Frère du chef suprême de Tchawudjo, Derman Ayéva faisait partie de l'élite intellectuelle de l'époque. Il fut entre autre cofondateur de l'Union des chefs et des populations du Nord-Togo (UCPN), en 1951, et président de l'Assemblée territoriale du Togo (ATT), de 1952 à 1956. El-Hadj Bukari accepta qu'on lui fit une injection. Il resta hospitalisé à la polyclinique durant quatre ou cinq mois. Il ressortit de cette cure plus calme et travailla quelque temps avec ses oncles maternels à Didawuré. Mais il n'avait pas abandonné ses prêches et, en 1952, il se lança dans une grande croisade contre les « fétiches » de la région de Sokodé.

LA GUERRE DE MODJOLOBO

Dès lors, les gens commencèrent à comprendre qu'El-Hadj Bukari n'était pas fou : « Avec le temps, ses parents entendirent le sens des mots qu'il leur disait. » On reconnu en lui un *alfa*, capable de rappeler à ses compatriotes les exigences du Livre. Le notable, le pèlerin de La Mecque, s'était mué en un prédicateur ardent qu'on commençait à écouter. Or la société traditionnelle était en plein changement. Une remise en ordre se faisait sentir, que le message d'Alfa Bukari allait opérer grâce à l'universalité de son contenu et à l'efficacité de sa formulation.

Alfa Bukari demanda à El-Hadj Kubadja Salifu Turé (le cavalier le plus prestigieux de la ville) d'être son témoin oculaire durant le temps de sa prédication. Ils allaient effacer les péchés des incroyants, et considérer comme ennemis tous ceux qui s'adonnent à l'idolâtrie. Dieu a accepté ses prières, et il est maintenant appelé à combattre les « féticheurs » partout au Togo et au Ghana. Le temps de la prédication publique était arrivé.

La victoire contre Modjolobo

En un seul prêche à Sokodé, il convertit environ 214 personnes. Fort de ce succès, il partit pour Kpangalam avec l'intention déclarée de détruire le « fétiche » Modjolobo (sanctuaire construit sur le lieu de la disparition de Wuro Agoro Dam, fondateur de la chefferie de Kpangalam). Habillé en militaire (tenue « Napoléon »), monté sur le cheval blanc de Kubadja Salifu Turé, secondé d'une cohorte de jeunes enfants qui appelaient Dieu pour qu'il soutienne son saint dans ce combat.

Alfa Bukari apostropha les gens de Kpangalam en ces termes :

Je suis du clan Mola comme vous, et le fétiche que vous adorez est un fétiche de nous tous. Mais, me voici devant vous pour vous dire que l'idolâtrie n'est pas une voie de Dieu, mais une voie de Satan. Me voici aujourd'hui, venu pour détruire Modjolobo... Écoutez ma parole, car c'est la parole de Dieu avec qui je suis en constante communication. Les anges châtieront le monde et la foudre parlera, si vous ne m'écoutez pas. Qu'on m'écoute, et je serai dans la joie que vous acceptiez l'œuvre du Tout-Puissant. Qu'on ne m'écoute pas, je persévèrerai néanmoins, tout en déplorant les terribles châtiments que les hommes, de par leurs fautes, attirent sur eux.

Le cortège se dirigea vers le sanctuaire de Modjolobo, légèrement à l'extérieur de la ville, à sa sortie nord. Arrivé à proximité, les gens furent assaillis par les abeilles que le fétiche avait envoyées à la rencontre du saint et s'enfuirent. Alfa Bukari ordonna à son fils Ibrahim de réciter tout un chapitre du Coran appelé *yaasîn*. Les abeilles s'immobilisèrent. Il pénétra dans le sanctuaire, mais Modjolobo avait disparu surnaturellement. Seul un tabouret, utilisé par le médium qui appelle les forces surnaturelles, fut trouvé. Alfa Bukari fit faire un feu avec ce tabouret pour chauffer une infusion de thé, qui fut ensuite distribuée à toute la foule, remise de sa frayeur.

A son invitation, les gens chantèrent que Modjolobo c'est du mensonge, que tous les fétiches de Sokodé et des environs sont de faux dieux ; surtout, surtout, Modjolobo, le chef des fétiches du clan Mola. Un à un, El-Hadj Bukari cita les noms de tous les fétiches, petits et grands.

En une seule journée, à Kpangalam, 17 fétiches furent ainsi anéantis. Les idolâtres de cette chefferie voulurent se révolter contre le saint, mais ne purent rien faire.

Le prédicateur appela la population à cesser les règlements de compte individuels et familiaux, à mettre fin aux agissements nocturnes des sorciers, à espérer en un avenir meilleur, libéré des méchants et des malfaiteurs grâce au renouvellement du monde par la fraternité universelle. Les possédés de Satan devaient être immédiatement exorcisés et ramenés à leur pure et simple humanité. « Quiconque croit en Dieu est sauvé. »

La conversion à l'islam exige la foi et la déclaration suivante : *Ashahadu alaa hilaahilaa laawu ashahaduwana Muhamad rashuli laahi* (« Je reconnais qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que le prophète Mohamed est son Envoyé »). Ensuite, on demande au converti de procéder aux ablutions et aux cinq prières quotidiennes.

A cause de cet exploit, Alfa Bukari fut surnommé « Modjolobo ».

Les « fétiches » de Sokodé

Mais qui sont ces « fétiches » contre lesquels se bat le saint ?

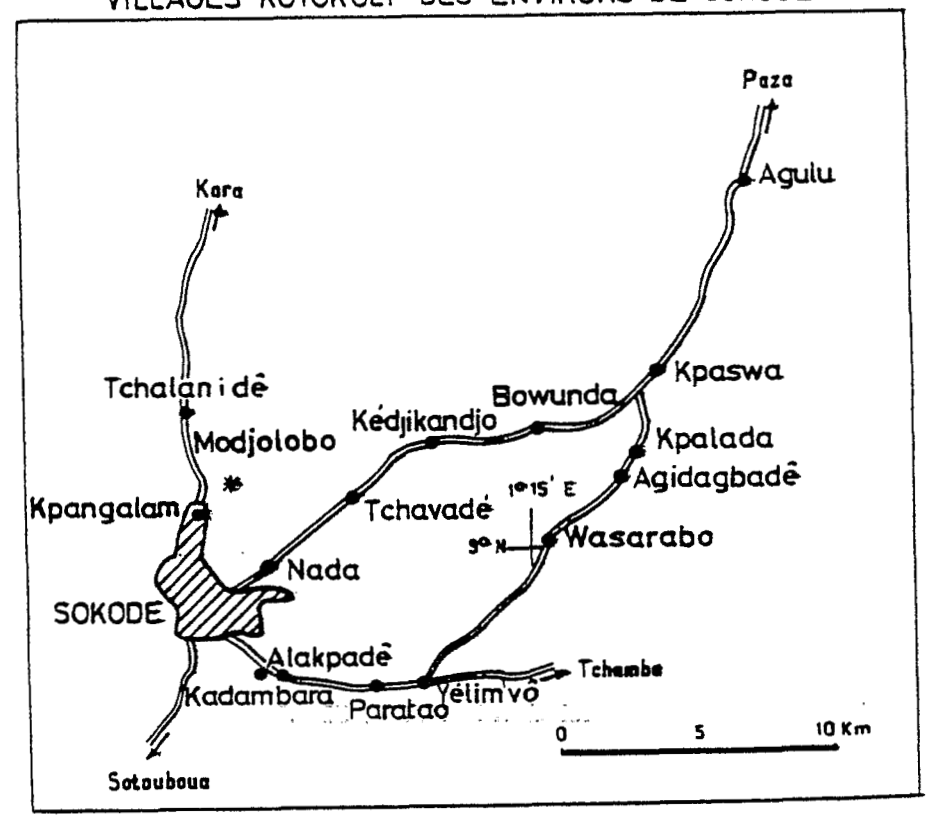
La divinité locale protectrice (*lîzô*, plur. *lîzasî*) d'un groupe résidentiel est une puissance du terroir qui s'est révélée aux premiers occupants (en général le groupe fondateur de la chefferie ou un groupe autochtone), ou (plus rarement) un ancêtre qui a disparu (Gadawû à Tabalo, Wuro Agoro Dam à Kpagalam, etc.) et qui, n'étant pas décédé, joue le rôle de protecteur. Chaque territoire de chefferie est ainsi protégé par plusieurs *lîzasî*, en général quatre ou cinq, dispersés en divers lieux sacrés (sommet d'un monticule rocheux, grosse pierre au pied d'un arbre, point d'eau, etc.).

A la veille de la saison des pluies, le chef fait procéder à des sacrifices d'animaux, en commençant par la divinité la plus importante. Tout individu, quelle que soit son origine clanique ou ethnique, dès lors qu'il est sur le territoire d'un chef, bénéficie de la protection de ces divinités : « Leur réputation, établie à travers plusieurs générations d'hommes, est d'être capables de protéger le village contre tout danger et d'y maintenir l'ordre social » (De Craene 1985 : 11).

Chaque *lîzô* a un nom propre, précédé dans la plupart des cas par le titre honorifique de *wuro* (chef). Il exprime des exigences particulières quant aux animaux qu'on doit lui offrir : mâle ou femelle ; blanc, noir, rouge ou indifférencié, etc. P. Alexandre remarque fort justement que c'est « une créature douée d'un nom propre, donc d'une personnalité » (1963 : 244).

En conséquence, chaque *lîzô* a sa propre aire d'attraction. On vient parfois de très loin, comme en pèlerinage, pour consulter certaines divinités dont l'action protectrice s'est spécialisée « comme les saints de la hiérarchie catholique », nous dit P. Alexandre (1954 : 56) ; ainsi le fétiche Nana Buruku à Siaré, en pays adjuti est-il fréquenté par de nombreux kotokoli.

VILLAGES KOTOKOLI DES ENVIRONS DE SOKODÉ



La relation à la divinité protectrice peut être très personnalisée. A la suite d'un vœu prononcé par l'orant, un enfant peut se retrouver consacré à un *lîzô*, dont il prend le nom. Une coupe de cheveux spéciale indique la divinité à laquelle il est voué et doit sacrifier (Alexandre 1954 : 57). On peut faire appel à une divinité protectrice en dehors des sacrifices annuels, par exemple pour punir, voire tuer un voleur (De Craene 1985 : 11).

En plus des divinités protectrices qui concernent l'ensemble de la communauté et qui reçoivent un culte public, des individus peuvent bénéficier de la révélation d'une divinité. La rencontre se fait toujours en brousse, en un lieu déterminé, mais le récipiendaire de cette révélation localisée aménage un autel dans sa concession afin de procéder plus facilement aux consultations. « En dehors des lézasé de clan ou de village et de quartier, il semble en exister de familles et peut-être de personnels,

mais il est difficile de distinguer leur culte de celui des ancêtres et, parfois, de l'emploi de certains talismans » (Alexandre 1954 : 56).

Le terme « fétiche » peut être attribué à ces divinités dans la mesure où « un objet [est] associé à un esprit particulier » (De Craene 1985 : 18) ou à un groupe de génies sous la direction d'un esprit en chef (p. 10). *Lîzô* désigne à la fois le génie protecteur, l'endroit du lieu de la révélation (et donc du culte), et les autels (dont les « succursales » au village) (Alexandre 1954 : 56). Il est traduit couramment soit par « fétiche » (le support matériel), soit par « génie » (la réalité métaphysique) (p. 55), les deux pôles de son existence. P. Alexandre réaffirme cette double face de janus dans un article de 1963 (p. 244) : « Le mot liza désigne à la fois un être surnaturel qu'on peut, faute de meilleure traduction, baptiser "génie", et le lieu où il réside, généralement arbre, rivière ou rocher. Il semble même s'appliquer à l'action magique du génie ou à ses effets. »

Sans doute avec l'influence monothéiste de l'islam, ces divinités sont-elles présentées comme subordonnées à Dieu, Isôô, qui les commande (Alexandre 1954 : 55) – le *lîzô* est « récepteur-répartiteur de puissance divine » (p. 55) – après les avoir crées (Alexandre 1963 : 244).

Le génie local protecteur de l'aire habitée d'un hameau patriarcal ou d'un village n'a pas de nom propre, seulement un nom générique : *kangara*. Il ne s'est pas révélé par lui-même et on ne lui adresse pas un culte spécifique (en cela nous le désignons comme génie et non comme divinité). On procède à des sacrifices occasionnels, quand « ça va mal », sur l'autel (en général une ou deux pierres gémellaires levées) qui le représente et résume son existence. Cet autel a été fait de main d'homme, par le fondateur d'une nouvelle localité (hameau, quartier ou village) au moment de son installation.

D'autres puissances surnaturelles existent, à commencer par les ancêtres, mais elles ne donnent pas lieu à un culte public.

Dans le cas de Modjolobo, Wuro Agoro Dam, le fondateur de la chefferie Kpangalam, avait demandé à ses fils de fabriquer un coffre en osier appelée *kpafûrû*, pour qu'il le mette dans sa chambre. Il leur dit :

> Si, un jour, vous ne me retrouvez pas, sachez que je suis dans cette valise. Si vous la soulevez, vous verrez qu'elle pèse lourd. Si vous la soulevez une seconde fois, elle sera légère ; c'est que j'aurai disparu. Renouvelez toujours ce coffre.

Effectivement, le patriarche entra dans sa case et ne réapparut pas. Ses notables en déduisirent qu'il avait disparu sans mourir et qu'il était devenu ainsi le principal protecteur surnaturel de sa population.

Le sanctuaire est composé d'une case-vestibule où le médium, au moyen de clochettes appelle en consultation Wuro Agoro Dam – c'est le siège de cet officiant qui fut considéré comme fétiche et brûlé par Alfa Bukari ! – et d'une seconde case où réside la divinité et qui est censée contenir le fameux coffre d'osier. Il semble qu'Alfa Bukari ne se soit pas hasardé jusque-là.

La destruction des fétiches

Poursuivant sa route, le saint arrive à Tchalanidê, à quelque huit kilomètres au nord de Sokodé, où réside le puissant fétiche Atchosiyo. Par une seule prédication, il en provoque la destruction et ordonne que tous les objets de culte soient brûlés.

Alfa Bukari séjourne peu dans les villages. Il convertit beaucoup de gens, mais n'a pas le temps de leur prodiguer un enseignement religieux. Il les adresse aux écoles coraniques existantes. Lui, il se consacre tout entier à son œuvre : la destruction des fétiches. Les chiffres des conversions sont impressionnants ; mais que faut-il entendre par-là ? Y eut-il une comptabilité précise faite par les fidèles du saint ? N'est-ce pas plutôt le nombre de ses auditeurs attentifs qui se trouve ainsi estimé ?

Notre prophète commence à Nada – qu'il nomme Dar El-Salam (« lieu de bénédiction ») – un grand périple à l'est de Sokodé. A Nada, il convertit sans difficulté 36 personnes, dont 21 jeunes de moins de 17 ans. Il convertit également un couple qui ne pratiquait l'islam que superficiellement. La femme, en effet, ne se couvrait pas la tête d'un voile. Le saint fréquentait régulièrement une ferme peule entre Nada et Tchavadé, Wuro Farigadima, qui lui servait de lieu de retraite. Alfa Bukari n'a détruit aucun fétiche à Nada.

Le prédicateur continua sur Kédjikandjo, toujours accompagné de son témoin oculaire et d'une foule. A Kédjikandjo, il descendit chez Malam Musa (qui est l'actuel imam du village), un ami de jeunesse. De nombreux fétiches furent détruits. Un prêtre, desservant d'un grand génie, voulut s'opposer à lui et revêtit sa tenue de guerre. Lorsque Modjolobo entra chez lui, il lui dit : « Modjo [diminutif de Modjolobo], que veux tu que je te fasse ? » menaçant l'intrus de sa flèche. Le Saint lui répondit : « Qu'est-ce que toi, tu attends de moi ? » puis il prononça son verset « Par la grâce de Dieu » et lui tendit la main. Il désarma le « féticheur » et le convertit en lui rasant la tête, puis il l'adressa à Malam Musa pour qu'il le prenne dans son école coranique. Kédjikandjo fut dénommée Médina, la cité sainte. 195 adultes et enfants y furent convertis. Modjo n'a peur de personne et il convertit les non-croyants sans pitié.

El-Hadj Bukari emprunte le cheval du chef Aliasim de Kédjikandjo et part pour Kamoda, un quartier du village Bowûnda, puis arrive à Kpaswa. Là, face à la volonté inébranlable du prophète, les villageois découvrent la fragilité de leurs divinités d'argile ou de bois et les conversions se multiplient. El-Hadj Kubadja Salifu Turé entre dans la pièce du fétiche Kaburê, qui se trouve à l'intérieur d'une jarre sur laquelle on procède aux offrandes et aux sacrifices. Lorqu'il prend la jarre, un serpent en sort et prend la fuite. El-Hadj Kubadja Salifu Turé reconnut que

c'était le fétiche qui s'enfuyait ainsi. Il ramassa les cauris qui se trouvaient dans la jarre, le tabouret qui servait au médium pour appeler l'esprit du fétiche, les peaux et autres objets de la pièce, afin d'en faire un grand feu dans la cour de El-Hadj Kpaswa, un pieux musulman du village. On fit le thé que l'on distribua à tout le monde.

Après Kpaswa, ce fut au tour d'Agidagbadê de recevoir la visite du Saint. Alfa Bukari prônait une religion joyeuse. Il avait l'habitude de dire que Dieu veut être honoré par des chants et des danses et c'est une foule chantant *laa hilaaha hil laawu Mohamadu rashuli laahi...*, et acclamant des mains qui fit son entrée au village, un jeudi vers 17 heures.

Le lendemain, le vendredi qui est le jour saint de la semaine musulmane, El-Hadj Kubadja Salifu Turé passa de concession en concession pour prendre les objets sacrés. Il n'en trouva que sept, qu'Alfa Bukari fit aussitôt brûler. On demanda au chef du village, Buraïma, qui était un pieux musulman, s'il y avait encore d'autres fétiches. Ce dernier avoua qu'il avait fait détruire presque tous les fétiches du village (soit 16), mais que l'un d'entre eux lui avait résisté.

Alfa Bukari envoya son second chercher ce fétiche. Le gardien de l'objet sacré était aux champs et El-Hadj Kubadja Salifu Turé ne trouva que ses femmes et deux enfants. Ouvrant la porte de la hutte où demeurait l'adversaire à abattre, il se trouva en face de trois statuettes de bois dont la plus grande était le mari, la moyenne la femme, et la plus petite l'enfant. Il récita alors le verset suivant : *Wakuludja wal haku* et fit tomber d'un coup de pied les statuettes. La foule attendait à l'extérieur, sous un manguier. Lorsque le propriétaire revint chez lui, il fut étonné d'entendre les lamentations de sa famille. Il se retourna en colère et regarda le provocateur. El-Hadj Kubadja Salifu Turé lui demanda : « Où étais-tu parti ? » – « Aux champs » – « C'est nous qui avons détruit ton fétiche ; es-tu d'accord ou non ? » Le féticheur avoua qu'ils avaient raison et se convertit à l'islam. Ses inquisiteurs lui demandèrent le nom qu'il portait auparavant : *Yélé bînî yî na nmû yî* puis lui dirent : « Maintenant que tu t'es converti à l'islam, quel sera ton nom ? »... « Karimu », répondit le néophyte. Alors El-Hadj Kubadja Salifu Turé lui répandit de l'eau sur tout le corps et lui montra comment procéder aux ablutions et aux cinq prières quotidiennes. On lui remit un boubou blanc et un turban.

Dans un village plus au nord, à Kpalada, un autre vieux détenait un fétiche. On lui demanda de venir avec son objet sacré, il refusa. Le saint et son second se rendirent alors chez lui. El-Hadj Kubadja Salifu Turé entra le premier chez le féticheur, lequel le menaça de son arc. El-Hadj Kubadja Salifu Turé le jeta à terre et le saint arriva juste à temps pour séparer les deux hommes. El-Hadj Bukari ordonna au féticheur d'apporter ses objets sacrés, ce que l'autre fit avec empressement avant de se convertir.

Les gendarmes venus de Sokodé

A Agidagbadê, le prédicateur reçut la visite de gendarmes : venait-on l'arrêter ou pour lui transmettre une convocation chez le commandant de cercle ? Les gendarmes expliquèrent qu'il devait venir avec eux à Sokodé. L'un d'eux s'appelait Kérim, un Daro de Salimdê. Le saint ordonna aux gendarmes de les devancer, qu'il ira avec son témoin oculaire chez le commandant du cercle après la fin de son prêche.

A Sokodé, on leur fit savoir qu'ils étaient convoqués chez le chef supérieur. Les féticheurs de la région étaient venus se plaindre de leurs agissements. Le chef supérieur conseilla à ces derniers de porter plainte à la Justice de paix, ce qu'ils firent. Mais le juge se mit du côté d'El-Hadj Bukari et la plainte des féticheurs tourna court. Il faut dire que le chef supérieur des Kotokoli (chef suprême du Tchawudjo, Wuro Isôô) était alors Isa Ayéva, résidant à Koma, lui-même un pieux musulman. Gardien des traditions de son peuple, il est obligé d'accéder aux demandes d'arbitrage qui lui sont adressées ; mais dans le cas présent, il détourna habilement la demande vers le juge de paix, lequel considéra que cette affaire relevait du domaine privé dès lors qu'il n'y avait pas eu trouble de l'ordre public !

Le saint utilise la manière forte. Il menace des pires sanctions ceux qui ne croiraient pas en ses paroles ; il s'impose par la puissance, le prestige, l'autorité qui émane de sa personne. Sa voix forte et les danses qui accompagnent ses prêches impressionnent les fidèles. La tâche est urgente, il n'a pas le temps d'affiner ses méthodes. Il doit, en quelques années, anéantir les pratiques païennes de la région de Sokodé et jeter les bases d'une religion qui se veut simple et populaire : elle ordonne, prescrit, promet, interdit, sans s'embarrasser de nuances.

On retrouve notre prédicateur à Wasarabo, puis à Yêli'mvô. Dans ce dernier village, dès son arrivée, sept fétiches furent détruits. Le plus puissant de ces fétiches était Kodombuwa, et un nommé Yao en était le gardien. Absent du village lorsque Alfa Bukari vint détruire son fétiche, Yao revêtit sa tenue de guerre et se rendit à la grande mosquée où le saint prêchait. A la fin de la prière du vendredi, Alfa Bukari sortit et désarma son assaillant, puis le convertit en l'adressant à une école coranique.

A Tchamba

Deux semaines plus tard (en 1957-1958), le prédicateur est à Tchamba. El-Hadj Kokobisi, nommé El-Hadj Balanka d'après le nom de son village d'origine, président de l'UNATROT (Union nationale des transporteurs routiers du Togo), l'y avait amené avec son véhicule.

Il y fait la démonstration de son don des langues puisqu'il s'adresse aux autochtones en leur propre langue, l'akaslêm. Le saint est polyglotte et connaît – dit-on – toutes les langues du Togo sans exception. 3 600 per-

sonnes se convertirent à Tchamba et 45 fétiches y furent détruits. La ville est sous influence musulmane depuis le XVIIIe siècle (Apoudjak 1988) et le succès de la prédication du saint est assurée ; mais il n'en est pas de même pour les localités plus au sud dans lesquelles il se rendit ensuite : Dantcho, Balanka (où il fut hébergé par son ami et où il convertit 130 personnes en 3 jours), Kambolé, Basila (au Bénin) et Kusuntu.

Là, à Kusuntu, le saint s'attaqua au fétiche Anyoro du quartier Kori-kori. Ce fétiche résista et fut le seul qui ait pu lui parler avant d'être détruit. Avant d'entrer dans la demeure du fétiche, Alfa Bukari s'adressa à lui en arabe : *Alékum salamu* (« Paix sur vous »). « Veuillez entrer », répondit courtoisement le fétiche. Mais lorsque le saint voulut entrer, les ténèbres l'assaillirent. Modjolobo se ressaisit et détacha sa ceinture pour en frapper les ténèbres en prononçant les paroles incantatoires que l'ange lui avait appris : « Par la grâce de Dieu ». La clarté revint et le saint loua Dieu de l'avoir soutenu dans son combat.

Un autre fétiche du village fut également détruit. Le génie qui hantait l'objet sacré eut juste le temps de s'enfuir sous l'apparence d'une calebasse, mais le saint courut après, la rattrapa de ses deux mains, l'aspergea copieusement de pétrole et la brûla inexorablement. Mais la population était mécontente car ce fétiche apportait la pluie. Le saint la rassura en lui promettant de faire tomber la pluie le jour même. Il plut en effet et les gens furent nombreux à se convertir. Le chef du village, Djibril Agbangba, qui règna durant 45 ans, invita chez lui le prédicateur et lui donna l'une de ses filles en mariage.

Après Kusuntu, le saint continua sa prédication mouvementée à Adjéïdê. Dans cette localité déjà islamisée, l'accueil fut bon. Réputés par leur rigorisme en matière de religion, les gens d'Adjéïdê avaient déjà écartés les fétiches de leurs préoccupations.

L'islam des années 50 à Sokodé

Comment ce fou de Dieu qu'est l'*alfa* Bukari a-t-il pu agir aussi impunément ? On ne peut qu'être sidéré du manque de résistance de la société traditionnelle qui laisse profaner ses lieux sacrés. Certes nos informateurs en rajoutent car ils font tous l'apologie de celui qu'ils considèrent comme un saint ; mais les faits, même si on en atténue la présentation, n'en restent pas moins impressionnants. En fait, la venue de l'*alfa* coïncide avec une brusque islamisation des Kotokoli au début des années 50.

La mission catholique de Sokodé fut la première surprise de cette influence croissante de l'islam ; ses rapports annuels, rédigés d'une main sobre par le curé de l'époque, le R.P. Théodore Boursin (missionnaire à Sokodé de 1930 à 1964), s'en font l'écho. Elle va d'abord être confrontée à cet islam conquérant dans l'un de ses postes satellites, à Tchamba. Théodore Boursin constate dans son rapport annuel de 1947 que toutes les stations se développent normalement, sauf celle de Tchamba « par trop islamisée et dont le chef Issaka, mort à présent, nous était très défavorable ». Le successeur, Abdulay Titikpina, n'est guère mieux disposé et il s'attire les foudres du missionnaire : « Le chef de ce village nous est absolument défavorable. Musulman, entêté et fourbe » (R.A. de la M.C. de Sokodé, 1949-1950). Conséquence pratique : le poste de Tchamba reste sans titulaire en 1950.

L'affrontement se généralise et les rapports annuels, toujours rédigés d'une main ferme par le R.P. Boursin, évoquent cette forte progression de l'islam :

> 1950 – Les musulmans, de plus en plus, « travaillent » de plus en plus les gens, surtout ceux du Nord qui d'une manière ou d'une autre sont sous leur dépendance : boys, apprentis, manœuvres ; tout en s'adonnant beaucoup à la boisson.
>
> 1953 – L'islam se remue beaucoup et enregistre des succès – trop – parmi les Kotokolis. Toutefois, des chrétiens de cette race, une seule apostasie [est] à déplorer pendant l'année. Les représentants des autres tribus ne semblent pas se laisser entamer.

Face à cet encerclement par l'islam, la mission catholique organise des processions religieuses dans le centre-ville afin de manifester sa présence et d'attirer malgré tout à elle les populations autochtones en chantant des cantiques en langue tem (alternativement avec la langue ewe) : « Venez nombreux et montrez à tout le pays qu'il n'y a pas que des musulmans, que des païens à Sokodé » (exhortation du R.P. Boursin à l'occasion de la fête de l'Assomption, 15 août 1954 – cahier d'annonces).

Conforté dans son profil de prêcheur, El-Hadj Bukari, se serait entre-temps hasardé au Nigeria en 1955. Il se serait rendu à Kano, accompagné de son fils Ibrahim, et y aurait été « arrêté », c'est-à-dire emprisonné pour trouble de l'ordre public. Cette information isolée fait manifestement partie des récits apologétiques qui tendent à prouver que l'intéressé avait désormais acquis une envergure internationale.

Historiquement c'est vers le Ghana que le saint regarde de nouveau, et non vers le Nigeria.

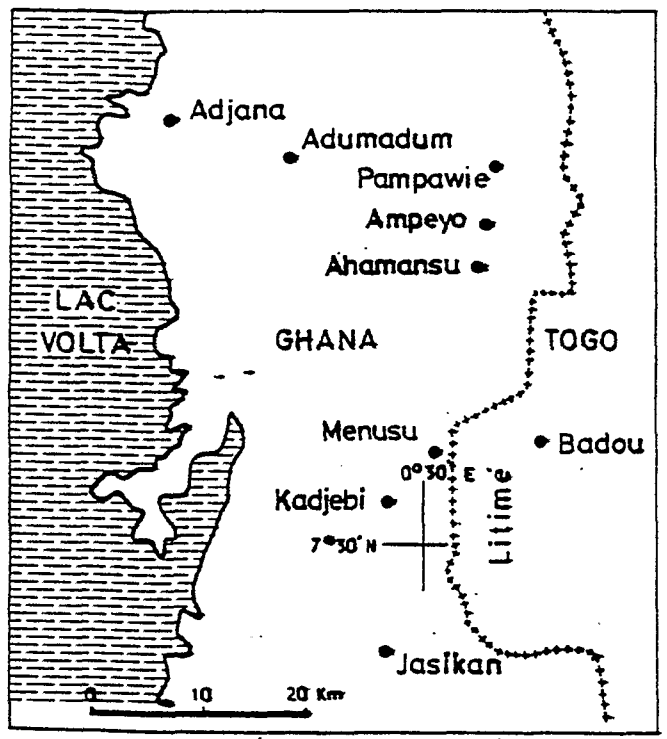
CHEIKH MAHA AU GHANA

Prédication mouvementée au Togo britannique

En 1958, le Ghana célèbre le premier anniversaire de son indépendance. Le saint commence sa prédication en pays gwaman à Kadjébi (au nord de Jasikan) et à Ménusu (au nord de Jasikan et à l'ouest du Litimé), puis dans les villages plus septentrionaux (notamment en pays ntribu) : Ahamansu, Tangbakini, Kongomosi, Ampeyo, Pampawie, Adumadum et Adjana. 525 personnes furent converties en deux semaines.

Nous sommes dans la zone cacaoyère ghanéenne alors en pleine expansion. Les immigrés musulmans des pays soudanais descendent y chercher du travail. Jean Rouch (1956) procède à une enquête auprès d'eux de 1953 à 1955. Du côté togolais, on note la présence entre autres de nombreux kotokoli : ils sont évalués à plus de 20 000 lors du recensement de 1948. En 1960, les Tem (Kotokoli auxquels on ajoute les Kabyè et les Lamba) sont près de 60 000 (58 570 exactement), (Barbier 1986).

Notre prédicateur circule donc en s'appuyant sur les communautés kotokoli éparses dans les milieux ruraux, parfois de tout petits hameaux, ou bien constituant des embryons de *zongo*, c'est-à-dire des quartiers de commerçants et d'artisans, dans les centres urbains plus importants.



LA REGION DE KADJEBI ET D'AHAMANSU (Ghana)

Le succès n'est cependant pas assuré partout. Dans le quartier des Yoruba d'Ahamansu, à Djindji (selon notre informateur Mr Garba, lui-même Yoruba) la population, bien qu'islamisée, continuait à s'adonner aux cultes païens ; elle s'arma de bâtons lorsque le saint voulut leur faire abandonner leurs pratiques. Le prêche risquant de mal se terminer, El-Hadj Bukari ordonna à son fils Ibrahim de réciter le verset *Yasin*, tout en restant caché de la foule ; puis il utilisa la formule magique que l'ange

lui avait confiée. Le saint se retrouva dans les airs, comme un épervier au-dessus de la foule ; pendant que son second, El-Hadj Kubadja Salifu Turé, resté sur terre, recevait un coup de bâton sur la tête. Ibrahim entama la deuxième partie du verset et son père redescendit pour continuer son prêche. Les gens se convertirent, soit en tout 267 personnes – sans doute le nombre des auditeurs attentifs. « Je croyais que c'était la fin du monde », nous confia notre informateur, Mr Garba. En échange de l'amitié de ce dernier, le saint fit le projet de lui donner sa fille Aziya Sadiya en mariage, mais suite ne fut pas donnée.

Le saint prêchait en ces termes : « Je ne suis pas venu de ma propre volonté pour vous combattre, mais c'est Dieu qui m'envoie. » Lorsqu'un agent de la police intervint pour l'arrêter, El-Hadj Bukari lui dit d'attendre la fin de son prêche et lui désigna une chaise où il pouvait s'asseoir. Entre-temps, il ordonna à son fils de réciter tel verset coranique, puis de jeter un petit caillou sous la chaise où le policier était assis. Le prêche terminé, le policier voulut se lever pour arrêter le saint, mais il ne le put pas. Le prédicateur le libéra grâce à sa formule magique : « Au nom de Dieu, lève-toi ! »

Au commissariat de police, le policier se fit le défenseur du saint et aucune suite ne fut donnée à cette arrestation. La récente amitié entre le saint et le policier fut scellée par une prise de vue que nos informateurs nous montrèrent.

Il descend à Ho, puis rejoint Koforidua en passant par Kpévé, Anyinamasi, Nudu et Somanya. En janvier 1959, il arrive à Kumasi, précédé de sa réputation de faiseur de miracles.

Au Ghana, El-Hadj Bukari se laisse appeler Cheikh Maha (*maha* = pieux, saint, fidèle).

L'arrestation des adeptes mystiques de la Tarabiya

Voici comment Cheikh Maha arrêta, lui seul, 22 personnes de la bourgade de Nkaw-Nkaw (104 km à l'est de Kumasi, sur la route de Koforidua) :

Le chef du canton de Mpraeso avait envoyé son garde à Kumasi, auprès du chef du quartier *zongo*, El-Hadj Mutawakilu, afin d'avertir celui-ci qu'un groupe de musulmans détournait l'islam dans un village de son canton, à Faringoro. El-Hadj Mutawakilu fit appel au saint pour qu'il aille enquêter sur place et ramener ces gens à l'orthodoxie religieuse.

A Faringoro, Cheikh Maha fut d'abord bien accueilli en tant qu'étranger qui s'était présenté comme étant seulement de passage. Il n'apprécia pas la façon dont les villageois priaient en disant qu'ils voyaient Dieu. Il n'apprécia pas non plus le fait qu'ils s'étaient attribués des titres : l'un était Prophète, l'autre Disciple, le troisième Apôtre, etc. Cheikh Maha engagea la conversation avec celui qui se faisait appeler Prophète et le convia à marcher ensemble. Il se dirigea vers le taxi qui

l'avait amené, comme s'il avait l'intention de prendre congé de ses hôtes. Là, il invita son interlocuteur à continuer la conversation à l'intérieur du véhicule, disant qu'il n'était pas pressé, que le taxi était à lui et que c'était plus confortable de causer assis.

Cheikh Maha ordonna au chauffeur de démarrer. La lutte s'engagea alors entre le saint et le prophète. Le chauffeur, qui n'avait pas été averti de la stratégie de son client, prit peur et stoppa son véhicule. Le faux prophète (appelé Andebi) profita de cet arrêt pour s'enfuir. Le saint jura qu'il reviendrait accomplir sa tâche dans ce village rebelle.

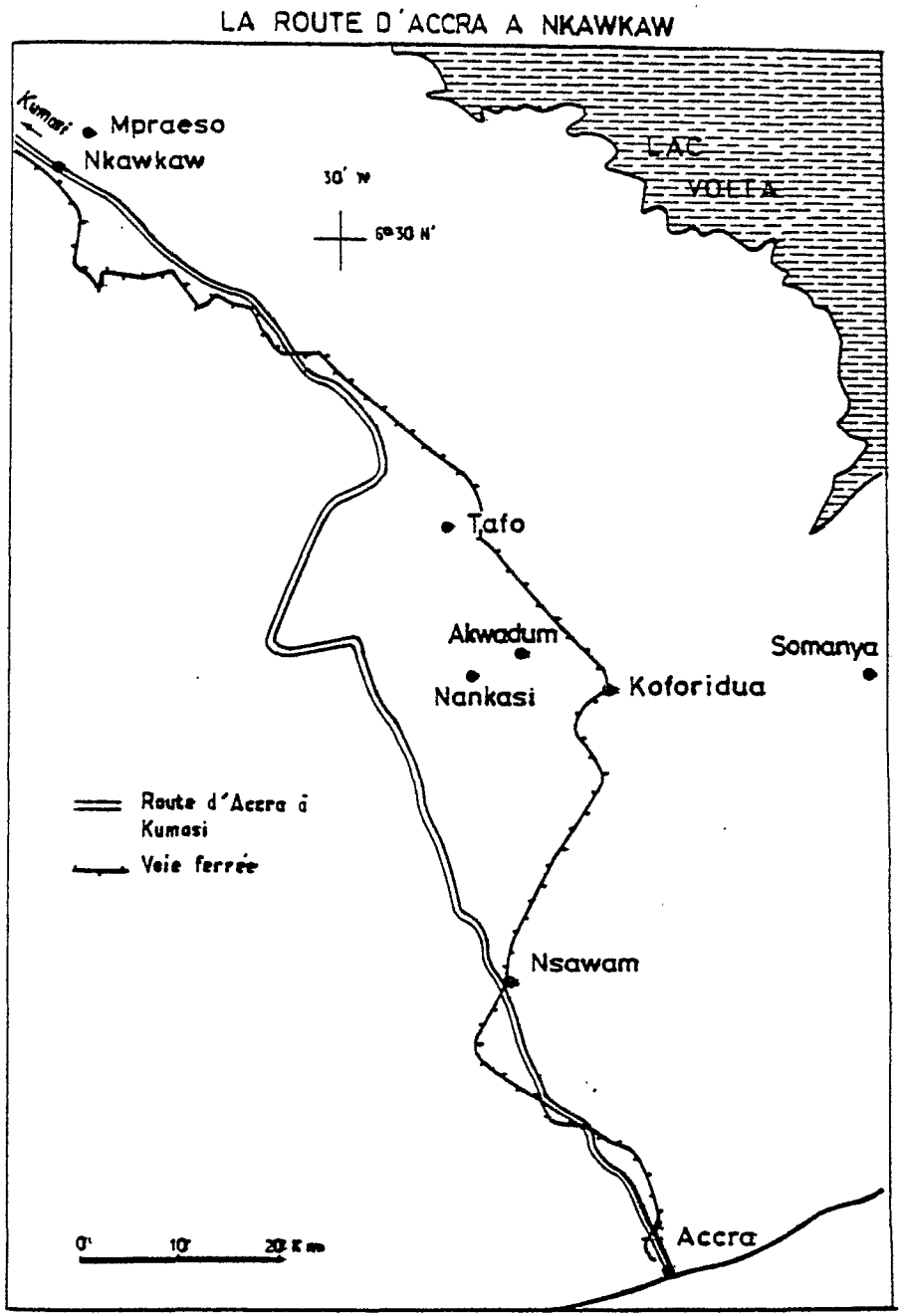
Ces villageois avaient adhéré à la Tarabiya, qui est une branche de la confrérie tidjane d'origine sénégalaise et dont les adeptes reconnaissaient comme chef spirituel le Cheikh Ibrahima Nyass de Kaolack (la localité matrice du mouvement). La Tarabiya, comme son nom l'indique veut mettre l'accent sur l'éducation et elle réunit des musulmans tout à fait orthodoxes et respectables ; mais, en son sein, parmi les jeunes, est apparu un courant d'inspiration mystique (« mystico-hystérique » ! selon R. Delval, 1980 : 205). Des excès furent commis en Mauritanie, troublant la quiétude des milieux musulmans. On reprochait entre autres à ces adeptes mystiques de la Tarabiya de prier autour d'un tapis blanc. Mais ce qui avait provoqué la colère du chef du canton de Mpraeso, c'est que les gens de Faringoro avait avancé qu'on pouvait se marier à l'intérieur d'une même famille et qu'un musulman pouvait courtiser la femme de son prochain lorsque celui-ci était absent pour une longue tournée ! Raymond Delval se fait l'écho de ces mœurs « dépravées » (Delval 1980 : 241).

> Le second aspect de la Tarabiya est celui qui s'est révélé par les manifestations violentes menées par des jeunes qui se réclament d'Ibrahima Nyass et se comportent avec la plus grande désinvolture envers les dogmes les plus sacrés de l'Islam. Ils affirment avoir la vision de Dieu et déclarent que la prière est inutile : il suffit, disent-ils, de chanter quelques versets du Coran pour être racheté des péchés et, comme ils mènent une existence dépravée, leur comportement est vivement combattu... (Delval 1980 : 205).

Au Togo, la Tarabiya est surtout connue par le fait que certains de ses adeptes préconisèrent la prière les bras croisés. Accusés de pratique schismatique et de diviser ainsi les musulmans, les leaders de ce mouvement furent, à Sokodé, en 1972, pris à partis et emprisonnés (Delval 1980 : 149).

Après s'être diffusée dans les pays voisins du Sénégal, la Tarabiya arrivait au Ghana et son leader spirituel, le Cheikh Ibrahima Nyass bénéficiait de l'amitié du président Nkrumah. Cette protection présidentielle ne s'étendait pas bien entendu aux groupes mystiques qui se réclamaient de la Tarabiya.

Le chef du canton de Mpraeso renouvela sa demande auprès du chef du *zongo* de Kumasi. Ce dernier étant en déplacement à Tamalé, ce fut



son intérimaire, Mr Alasane, qui prit la décision de renvoyer le saint sur les lieux, tout en en informant l'imam de Kumasi.

Cheikh Maha, prit avec lui quatre personnes seulement : El-Hadj Yakubu (changeur, spécialisé dans l'échange de la livre sterling contre le franc CFA, et successeur d'El-Hadj Bukari à Kumasi), un surnommé « Magasin », son gendre – Mr Musa – chauffeur (réside actuellement au quartier Doulassamé à Lomé), et un nommé Salifu. Il loue un camion sans avoir le moindre argent dans sa poche. El-Hadj Yakubu s'inquiète : « Comment ferons-nous pour payer les frais du voyage et trouver à manger ? » Le saint rassure ses compagnons : « Dieu pourvoira à nos besoins. »

Arrivés au chef-lieu du canton, le chef de Mpraeso demande au saint et à ses compagnons d'attendre que le conseil de ses notables se réunisse, afin de voir comment procéder. Il envoie son garde à Faringoro, pour convoquer les adeptes de la Tarabiya. A son avis, il serait dangereux pour Cheikh Maha d'aller seul dans le village où son intervention intempestive n'avait pas été appréciée par les habitants.

Le garde parti, Cheikh Maha se lève et commence à louer Dieu en se tournant successivement vers les quatre points cardinaux. Il s'assied et continue à prier à voix basse. Puis, il demande qu'on lui apporte toutes les cordes qu'on peut trouver au village. Vingt minutes plus tard, un monceau de cordes est à ses pieds.

Le garde est de retour avec les adeptes de la Tarabiya. Le saint se lève et recommence sa prière à Dieu selon les quatre points cardinaux, puis il prononce sa formule sacrée. Il ordonne enfin à ses compagnons de ligoter les bras des adeptes présents, soit 22 personnes. Les victimes n'opposèrent aucune résistance, tendant même les bras à ceux qui les ligotaient. Une photo témoigne de cette arrestation et de l'absence de violence, comme s'il existait une complicité entre des adeptes heureux de faire parler d'eux et le saint exhibant sa force spirituelle.

Mais comment prendre le chemin du retour ? Le chauffeur n'avait pas été payé et le réservoir de son véhicule était vide. Devant une foule nombreuse, 250 personnes environ, le saint monta sur le capot du véhicule et se mit à prêcher. 110 cédi (soit la valeur de 66 000 FCFA) furent déposés à ses pieds. Après la prière de 15 heures, le départ pour Kumasi fut décidé. Chemin faisant, le Cheikh convia ses prisonniers à louer Dieu selon les chants de leur propre répertoire, ce qu'ils firent bien volontiers.

L'intérimaire du chef du *zongo* eut peur de prendre les prisonniers chez lui et pria El-Hadj Bukari de les garder. La police, mise au courant, intervint au domicile du saint pour libérer les adeptes ligotés, mais Cheikh Maha fit savoir que cette question ne regardait pas la police, mais les chefs religieux. Il exigea d'accompagner les prisonniers, qui étaient les siens, au commissariat. L'affaire passa au tribunal le surlendemain matin, à huit heures et demie. Assistaient, le chef Mutawakilu, de retour de son voyage, le chef du canton de Mpraeso, et diverses autorités civiles et

militaires. Le juge s'étonna qu'une seule personne ait pu venir à bout de 22 individus. Il décréta que cet incident était interne à la communauté musulmane et que c'était au chef du *zongo* de trancher le différend.

Les chefs religieux de Kumasi se réunirent dans la case-vestibule du chef du *zongo*. Les prisonniers supplièrent le saint de les délier, mais celui-ci refusa, exigeant d'eux qu'ils se convertissent au préalable. Le saint les interpella les uns après les autres, et ils se convertirent tous sans difficulté.

Korofidua, mars 1960

De Kumasi, Cheikh Maha se rendit à Accra, où 2 680 personnes furent converties par ses soins en trois mois. Puis, il arriva à Koforidua en mars 1960, où il convertit, en un mois et demi, 156 personnes, qu'il envoya, comme à son habitude, aux écoles coraniques de la ville. Il réussit également à convertir quatre pasteurs protestants. L'Église de laquelle dépendaient ces derniers porta l'affaire devant le tribunal. Les accusés prirent conseil auprès du Cheikh avant la séance afin de pouvoir convaincre les juges et les membres de l'Église qui les avaient convoqués. Cheikh Maha visita les villages environnants (Addah, Akwadum, Nankasi, Tafo, etc.), puis retourna à Kumasi.

De Kumasi, le saint alla à Takoradi où avait commencé sa prophétie. Il y resta 49 jours, puis il rentra à Kumasi où sa famille était restée.

Accra et la prison

Au milieu de l'année 1960, le saint est à Accra. Lors de l'office d'un vendredi, l'imam de la grande mosquée demande au Cheikh Maha de bien vouloir diriger la prière de une heure. Parmi l'assistance, se trouve le Cheikh Ibrahim Nyass de Kaolack qui a introduit la confrérie tidjane au Ghana (confrérie dont la Tarabiya est une des branches) et qui jouit de l'amitié du président Nkrumah. Cheikh Maha avait prié selon les rites de la « religion mohamédienne » en usage à La Mecque et les Tidjanes n'avaient pas apprécié. L'affrontement eut lieu et la gendarmerie intervint pour rétablir l'ordre. Cheikh Maha se retrouva à la grande prison d'Accra, à Nsawa (30 km au nord d'Accra).

A six heures du soir, le Cheikh Maha informa ses gardiens qu'il devait appeler les fidèles à la prière du soir. Il ordonna à ces mêmes gardiens de se lever avec tous les prisonniers pour cette prière. Mais les gardiens refusèrent. Cheikh Maha les menaça : « Si vous ne m'écoutez pas, vous dormirez aujourd'hui même dans les ténèbres. » A 22 heures, le saint prononça sa fameuse formule et la lumière s'éteignit.

L'affaire monta jusqu'au président qui convia le cheikh et lui demanda de rétablir le courant, du moins si l'on en croit nos informateurs. Sur ce, le président lui accorda 48 heures pour qu'il puisse rejoindre

son pays d'origine. Cheikh Maha accepta et revint donc au Togo l'année de son indépendance.

L'ACTE FINAL

De retour au Togo

De retour au Togo, à Lomé, El-Hadj Bukari n'a peur de rien. Son nom circule dans les rues : il y a un saint qui est rentré au Togo. Il n'a effectivement peur de rien, pas même des soldats qu'il convertit, jusqu'à un commandant de brigade !

Il pousse sa prédication jusqu'à Aného, où en 17 jours il convertit 75 personnes.

Revenu à Lomé, El-Hadj Bukari a une nouvelle altercation avec un membre de la confrérie Tidjaniya : un nommé Musa Kona, de mère évhé et de père sénégalais. Bien placé dans les sphères politiques, Musa Kona fait arrêter le saint. Mais ce dernier disparaît miraculeusement de la prison et se retrouve au domicile de son ennemi ! Musa Kona abandonne le combat et le saint continue à prêcher à Lomé pendant onze semaines encore.

Puis, c'est le retour sur Sokodé par étapes. D'abord, le village ana de Wahala, où le saint détruit sept fétiches et convertit 49 personnes en quatre jours, notamment parmi les Kotokoli originaires d'Adjéïdê et les Tchamba immigrés dans cette localité.

A Gléï, le saint détruit 17 fétiches.

Retour à Wahala afin de revigorer la foi vacillante d'une dizaine de néophytes qu'il venait de convertir. Puis, il visite les villes des plateaux de l'Ouest : Atakpamé, Kpalimé, Badou.

Le saint reprend la route du Nord et passe à Anié où il séjourne chez l'imam.

La communauté musulmane de Sotouboua

Il arrive ensuite à Sotouboua. Là aussi les conversions se multiplient : 600 personnes en 4 mois. Sa prédication touche les gens déjà islamisés : des Mossi vivant ici depuis 1943, des Kotokoli originaires de Fazao et qui s'étaient d'abord installés à Djobotawuré, plus au sud, etc. ; mais il convertit aussi des Kabyè immigrés depuis les années 49, précisément 11 hommes et 7 femmes. Il « refait » quelques mariages en offrant le voile à la mariée et le boubou et les chaussures au marié, selon la mode vestimentaire de l'islam. Il interdit de boire la bière de mil.

Les premiers musulmans s'établirent à Sotouboua vers 1943 quand l'imam Amidu venant d'Adjéïdê s'y installa comme cultivateur. Il trouva sur place 5 à 6 paysans mossi qui se réunissaient dans un petit enclos pour

prier. Ils vivaient dispersés car il n'y avait pas de *zongo*. Ultérieurement vinrent quelques Djerma et des Nago. La première mosquée fut construite en 1953, et rebâtie en 1958. Aujourd'hui, on compte 8 petites mosquées en plus de la grande mosquée pour la prière du vendredi. Celle-ci est grande de 15,5 m sur 8,5 m et contient une assistance de plus de 900 personnes venant de Sotouboua et des villages environnants. Il n'y a pas d'école coranique, mais une trentaine d'*alfa* donne un enseignement à domicile (Delval 1980 : 108).

L'imam Amidu, formé à l'école coranique d'Adjéïdê, a séjourné durant 10 ans au Ghana, à Saméï près de Ho, comme cultivateur. Là-bas, il suivait les cours coraniques du soir.

Ayengré compte quelque 800 musulmans, surtout Kotokoli, avec présence de Nago et de Hawsa.

Après Sotouboua et Ayengré, le saint se rendit à Fazao. A Agbélé, l'ancien quartier « musulman » de Fazao, il détruisit un fétiche de 1,90 m de haut, sur lequel veillait une femme originaire de Kadambara. Puis il descendit dans les villages de la plaine du Mô : Bulohu, Djérêkpang'na, Tindjasî, etc. Il arriva à Bassar, puis à Sokodé le 2 janvier 1961.

La violence

Son premier soin est de reprendre contact avec les communautés musulmanes des villages où il avait prêché lors de sa mission précédente : Kpangalam, Kidéwudê, Tchalanidê, Kumoniadê, Amawudê, Nada, Tchavadé, Kédji-Kandjo, Bowûnda, Kpaswa, Agulu, Wasarabo, Kpalada, Agidagbadê, Yêli'mvô, Paratao.

Le saint s'installe sur le marché de Paratao avec une paire de ciseaux : il coupe les cheveux des Peuls qui ont l'habitude de les porter longs, également ceux des jeunes « bandits » qui laissent pousser leurs cheveux en désordre. Les Peuls n'apprécient pas et s'abstiennent dès lors de fréquenter ce lieu. Le marché perd de son animation commerciale depuis que le saint y mène ses activités. Par contre, sa présence apporte la fête religieuse : les adolescents de 15 à 19 ans, qui l'accompagnent, chantent : « Il n'y a pas d'autres dieux que Dieu. Les fétiches sont des mensonges. Mohamed est l'Envoyé de Dieu. » A leur arrivée sur le marché, le saint leur achète des beignets.

Les jeunes gens non mariés, jeunes hommes ou jeunes filles, que le saint rencontre sur sa route sont conviés d'emblée au mariage et Modjolobo choisit comme partenaire pour eux un fidèle de la cohorte qui le suit avec ferveur.

Les gens croyaient qu'il avait reçu ce pouvoir au cours de son pèlerinage à La Mecque ; d'autres pensaient que c'était la fin du monde. Tous étaient étonnés d'un pouvoir qu'il n'avait pas lorsqu'il était jeune. Sa politique était de ranimer la flamme de l'islam. Son œuvre était sans limite, et, lui, infatigable.

Avec l'appui des jeunes, à défaut de celui des notables musulmans sans doute effrayés par les excès du saint, celui-ci ne se contente plus de s'attaquer aux dieux-objets que sont les fétiches, mais aux personnes mêmes dont il exige la « conversion » immédiate. Alors que son intervention contre les adeptes de la Tarabiya s'était faite à la demande des autorités (le chef du canton de Mpraeso, les autorités religieuses du *zongo* de Kumasi), ses dernières initiatives sont celles d'un homme de plus en plus isolé. L'ambiance n'est plus d'ailleurs à la guerre des fétiches ; l'islam a triomphé dans toute la région de Sokodé et n'a plus son allure conquérante des années 50. Le saint, lui, continue.

Alfa Bukari « ramassa » 11 fétiches à Paratao, en passant de concession en concession, entre autres, le redoutable Akatapawu qui a une massue derrière lui. 190 personnes sont converties en une semaine. De Paratao, le saint arrive à Dubuwidê : 27 personnes converties en deux jours, puis à Birini : 35 conversions.

Il est à Kadambara pour la grande prière du vendredi 28 avril 1961. Tôt arrivé au village, vers 8 heures 30, il terrorise les « féticheurs ». Puis les jeunes qui l'accompagnent exécutent la danse *kétékpé* – danse « moderne » qui associe des instruments de musique traditionnels, comme le petit tambour d'aisselle, au tambour gémellaire *mambos* de style afro-cubain. Les spectateurs qui donnent une pièce de monnaie sont les bienvenus, mais le saint chasse les autres.

Après la prière de 13 heures du vendredi, le saint réunit tous les jeunes et les moins jeunes de sa suite, pour qu'ils se préparent à la prière de 15 heures. Il les convie à faire une ablution non avec de l'eau, mais avec le sable de la route. Devant, le saint anime la prière. La route de Sokodé à Tchamba était en conséquence occupée par la foule des orants, au niveau du village natal de l'*alfa* Bukari, dans le tournant d'Alakpadé. Survint la voiture de l'évêque du diocèse, Mgr Jérôme Lingenheim, un missionnaire alsacien à Sokodé depuis 1946 (et évêque depuis 1956). L'arrivant dût s'arrêter. Le saint se précipita, le sortit violemment de son véhicule et le gifla. Le soir même, El-Hadj Bukari se retrouvait en prison. Il ne devait plus en sortir.

Les autorités musulmanes de Sokodé ne bougèrent pas. Elles étaient manifestement incommodées par ce prédicateur dont les méthodes devenaient de plus en plus brutales. Le temps n'était plus où, en 1955, le « Combattant » posait à côté du chef suprême du Tchawudjo, Isa Ayéva. D'ailleurs ce dernier s'était exilé en août 1960, d'abord à Bassila, au Bénin, puis à Kadjébi, au Ghana, pour fuir le régime de Sylvanus Olympio qui se montrait ouvertement hostile aux chefs coutumiers. Isa Ayéva avait été en conséquence destitué et remplacé – pour les besoins de l'administration – par Asima Adoï de la chefferie de Kadambara. Non intronisé, celui-ci ne faisait pas le poids pour intervenir auprès des autorités sur une affaire délicate. L'évêque demanda au bout d'une semaine qu'il soit relâché, mais en vain.

Le saint, en acceptant de se rendre à la prison de Sokodé, savait qu'il allait y mourir. Il refusa toute nourriture et s'éteignit deux semaines plus tard, le 13 mai 1961. Il avait quelque 66 ans. Sans doute était-il parvenu à l'extrémité de sa violence, à un degré d'intensité tel qu'il ne lui était plus possible de revenir en arrière. Son attitude dominatrice et provocatrice annonçait déjà sa fin tragique. Il mourut en fou de Dieu, martyr de sa propre violence.

On enterra le corps dans le cimetière musulman, sur la rive gauche du Kpondjo, entre Didawuré, le village de sa parenté maternelle, et Nada, le hameau qu'il aimait tant au point de l'avoir baptisé Dar El-Salam. Jusqu'à aujourd'hui, on continue à enterrer à cet endroit. On se souvint du prêcheur et de ses succès des années 50 et une foule nombreuse accompagna sa dépouille. L'évêque de Sokodé, trois jours plus tard, aurait demandé à visiter la tombe. Celle-ci est là et nulle part, puisque aucun signe extérieur ne l'indique. Elle n'est pas devenue lieu d'un pèlerinage. Une page d'histoire a été tournée.

Peut-être évoque-t-on parfois, dans quelques villages de la région de Sokodé, les rugissements du prédicateur et sa foi sans faille, la silhouette énergique du saint préférant la poussière de la route et les cohortes de jeunes à la pénombre des mosquées où les notables marmonnent tout bas leurs prières. Manifestement, l'islam en pays kotokoli ne veut plus déranger ; il se fond dans la cohabitation généralisée qui a présidé, aux XVIIe et XVIIIe siècles, à la fondation des grandes chefferies de la région ; islam libéral d'une population menant des activités commerciales et conservant ses dieux du terroir ; islam du consensus général et de l'ordre établi. Les jeunes qui suivirent Alfa Bukari dans son aventure, suivront-il encore un islam des notables ?

Mais pourquoi faut-il donc que la ferveur religieuse tombe aussi rapidement dans le fanatisme ? Est-ce une fatalité ? Intégriste, Alfa Bukari se retrouva isolé dans un milieu musulman resté somme toute relativement tolérant. D'autres prophètes viendront-ils – avec leurs qualités et leurs défauts – réveiller les croyants ? On peut à la fois l'espérer et le craindre.

LISTE DES INFORMATEURS

Enquêtes de Wuro Wétchiré Arimyao, 1988-89

Agidagbadê : le chef du village et quelques notables. *Agulu* : le chef de canton. *Ahamansu* : Garaba, Nago d'Ahamansu, au quartier Djindji ; Aruna. *Alakpadê* : cinq personnes de la famille d'El-Hadj Bukari. *Balanka* : El-Hadj Balanka (ancien président de l'UNATROT de Sokodé). *Bassar* : Gbandi, Saalamaka. *Gléï* : Alfa Karim, commerçant de moutons. *Kadambara* : Médjisiribi, informations sur le dernier prêche ; El-Hadj Zakari Dakuta, frère de Bukari ; Alfa Amkpéï Amidu, imam. *Kédji-*

kandjo : Malam Musa. *Kpangalam* : Aguda Adam et quelques notables. *Kpaswa* : le chef du village. *Kumasi* : El-Hadj Yakubu, El-Hadj Séïdu. *Lomé* : Mustafa Léadi, maître vannier au quartier hawsa de Lomé (séjour à Koforidua, mars 1961 ; exilé politique, il rentre au Togo en 1963) ; Agbangba Taïru, commissaire de police ; Musa Gabon, quartier Anakopé, (informations sur Birini) ; Kubadja Turé Mohamadu, économe au lycée de Tokoin ; Kubadja Turé Mésuna Malam ; Tchanyawu Gata Mola ; Musa, chauffeur d'El-Hadj Bukari, réside à Dulasamé ; Médjesiribi Madanu, au ministère du Travail et de la Fonction publique ; Sahudatu, fille aînée d'El-Hadj Bukari, quartier Dulasamé. *Nada* : El-Hadj Wuro Nyêni. *Paratao* : le chef du village ; El-Hadj Adam, président de la JRPT. *Sokodé* : Aziya-Sadiya, fille aînée de Fatima, au quartier Didawurê (près de la famille Bakodê) ; Alfa Yaya (Didawuré) ; El-Hadj Séfiwu (chauffeur à la subdivision de l'Hydraulique) ; El-Hadj Kubadja Salifu Turé ; El-Hadj Yaya (Kossobio) ; Wuro Adoï, président du Comité de langue tem. *Sotouboua* : Idrisu ; Abédé (fils du feu chef de canton de Sotouboua). *Takoradi* : El-Hadji Adam. *Tchalanidê* : Madugu Agoro et Tchabutchu Yérima. *Tchamba* : Alfa Djibril. *Wahala* : Wuro Isa, chef des Kotokoli.

Épouses et enfants d'El-Hadj Bukari

Première épouse : Aïshatu, séparée en 1938.

Fs. Séïdu, le fils aîné de Bukari ; actuellement commerçant en objets d'art à Kumasi ; souvent à Paris pour les besoins de ce commerce.

Fs. Salamatu, décédé durant le pèlerinage de son père à La Mecque.

Fe. Safyatu, décédée durant le pèlerinage de son père à La Mecque.

Seconde épouse : Mariam, séparée en 1938.

Fe. Sahudatu, la fille aînée de Bukari ; réside à Lomé.

Fs. Takimu, décédé durant le pèlerinage de son père à La Mecque.

Fe. Fusénatu, décédée durant le pèlerinage de son père à La Mecque.

Troisième épouse : Fatima, mariée en 1938, a fait le pèlerinage à La Mecque avec son mari.

Fe. Aziya Sadiya, née à Fasiri près de La Mecque ; réside à Didawuré (Sokodé).

Fe. Aziya Zaharatu, née à Lubéya (dans l'ouest du Ghana, près de la fontière ivoirienne) ; réside à Kumasi.

Fs. Ibrahim, accompagna son père lors de ses prédications au Ghana ; réside à Kumasi (où il est né), ses enfants font leurs études en Hollande.

Épouse : Salmata.

Fs. Mahamadu, réside au Kénya.

Épouse : Adjara.

Fs. Awali, réside à Didawuré (Sokodé).

Fe. Rahamatu, réside à Lomé.

Épouse : Fatimatu.

Fs. Mahamadu.

Fe. Zéïnabu.

Fs. Abubakar.

Fs. Rabiü.

Épouse : Adama, réside à Sokodé.

Fs. Mohaman, réside à Sokodé.

Fs. Abdulaï, réside à Sokodé.

Fe. Kandé.

Épouse : Réhinatu.

Fe. Défisatu.

Fe. Fati, réside à Lomé.

Épouse : Aziya Abu.

Aucun enfant vivant connu de sa liaison avec Bukari.

Épouse : Adizatu.

Même cas.

BIBLIOGRAPHIE

ALEXANDRE, Pierre, 1954, Eléments pour une monographie des Kotokoli. Paris, CHEAM (archives), 115 p. (mémoire inédit).

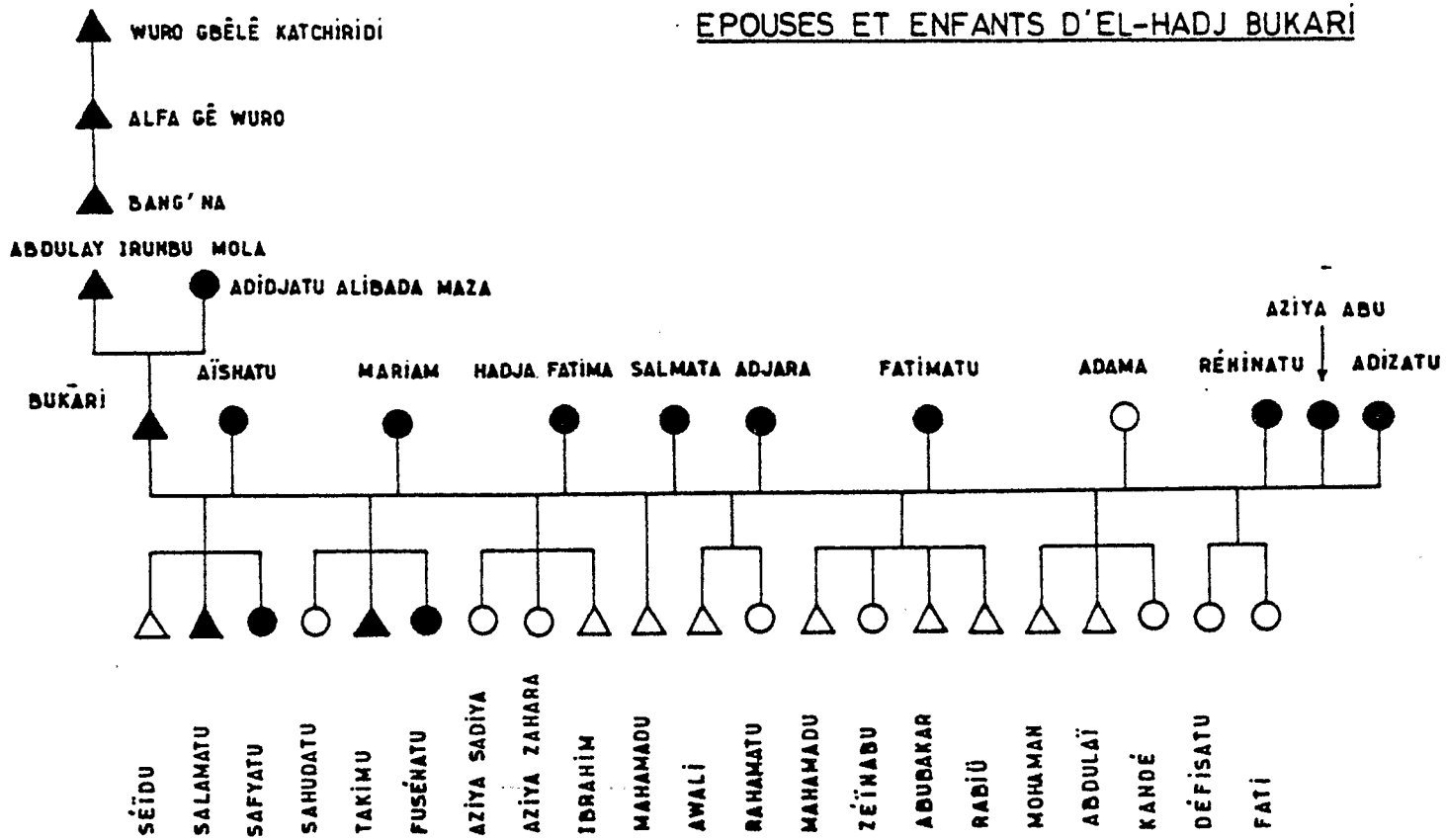
– 1963, « Organisation politique des Kotokoli du Nord-Togo », *Cahiers d'études africaines*, 4, (14), pp. 228-274.

APOUDJAK, Wahab, 1988, Les mutations sociales et économiques en pays tchamba, de la période précoloniale à l'indépendance. Lomé, École des lettres/UB, 190 p. (mémoire d'histoire).

BARBIER, Jean-Claude, 1986, « Les Kotokoli d'ailleurs, étude préliminaire d'une diaspora », in *Migrations togolaises, bilan et perspectives*, Lomé, URD-université du Bénin, pp. 41-84.

DE CRAENE, Ina, 1987, « The Protective Spirits of the Tem », *Notes on Anthropology and Intercultural Community Work*, 10, juin, pp. 16-32 (Dallas, USA : SIL).

DELVAL, Raymond, 1980, *Les musulmans au Togo*. Paris, Publications orientalistes de France (CHEAM).

ROUCH, Jean, 1956, *Migrations au Ghana (Gold Coast), enquête 1953-1955*, Paris, Société des africanistes (musée de l'Homme), 173 p.

EPOUSES ET ENFANTS D'EL-HADJ BUKARI